

L'esprit du lieu

INSTALLÉE À NYONS, DANS LA DRÔME PROVENÇALE, LA JEUNE ÉDITRICE MAUD LEROY S’AFFRANCHIT DES FRONTIÈRES POUR ACCUEILLIR LES VOIX DE CEUX ET CELLES QUI L’ONT PEU PREUVE QUE LA POÉSIE EST VIVANTE.

Un livre, « *c’est un cadeau*, dit-elle, *autant qu’il soit beau* ». Et ils le sont, ses livres. Treize exactement. « *J’étais à bonne école*. » C’est avec une grande douceur que Maud Leroy, née en 1981, raconte l’aventure de ses Lisières, une voie singulière et profondément humaine. Déjà l’avant. Ses premiers pas avec le Bon Pied, microéditeur en *campagne* qu’elle crée avec une amie en 2009. Son métier de libraire qu’elle quitte en 2015. Le projet mûrit. Elle reprend alors ses études, un Master 2 « Édition d’art et livre d’artiste » à Saint-Étienne. Enchaîne les stages pour apprendre la typo et la linogravure : chez le peintre-graveur Marc Granier, aux éditions de L’Éclodoir, puis chez Pierre Mréjen, éditeur de Harpo &. Achète sur le Bon coin des caractères mobiles et une presse à épreuves. « *Ça m’a mis le pied à l’étrier. J’avais besoin de cette matière-là, j’avais besoin d’encrer*. » Et ancrer ses désirs. *Gardienne en terre sauvage*, le premier titre, donne la direction. On voyage beaucoup avec les Éditions des Lisières. Du proche au lointain. Surtout le lointain : la maison accueille des poètes irakiens, amérindien et aïnou (peuple autochtone de Hokkaido), décline sa passion du haïku (dont le passionnant *Jack Kerouac et le haïku*), visite le domaine du conte (avec Pinar Selekt). Des voix/voies poétiques qui aident à mieux comprendre « *qui l’on est, d’où l’on vient, où l’on doit aller* ».

L’expérience du Bon Pied m’avait donné envie de créer une maison d’édition plus personnelle. Si elle existe, me suis-je dit un jour, elle s’appellera les Lisières. À cette époque, en 2013, j’avais deux manuscrits sous le coude : *Gardienne en terre sauvage*, de Lætitia Gaudéfroy Colombot, travail d’une poète-peintre-bergère, et un texte sur la folie. Deux textes parfaitement opposés : lumière et ombre. Et le soir même, avant de m’endormir, je prends deux livres. Le *Dictionnaire de la symbolique des rêves* parce que j’avais rêvé de la mort d’un ami la nuit précédente et je tombe sur : « *cette lisière que se tiennent rêveuses et rêveurs en quête d’une insaisissable vérité*... ». Puis *Trois verres de thé* d’Ahmed Kalouaz où il est encore question de lisières. Le lendemain, à la librairie où je travaillais, une recherche autour du *Canitque des oiseaux* m’amena sur le site de la librairie... Les Lisières à Roubaix. Voilà : je me suis accrochée à ces signes. Le projet a germé. Les Éditions des Lisières sont nées trois ans plus tard.

En quoi votre catalogue interroge-t-il les liens de l’humain avec la nature, avec l’espace qu’il habite ?

Le regard poétique est lié à une recherche d’éthique pour moi. Il y a toujours cette question de trouver sa place dans le monde. Comment on l’habite, qu’il soit en guerre ou en paix. Comment vivre ensemble ? Habiter, selon Heidegger, ce n’est pas seulement construire, c’est aussi prendre soin. Et prendre soin, c’est lié à la poésie. Ça renvoie à l’idée de *phylanthropia* chez Hannah Arendt, du parler-ensemble, de l’amitié, de la bienveillance de l’homme envers l’homme.

Il est assez souvent question de nature dans mon catalogue. Si j’avais vécu à Marseille ou à Lyon, il serait sûrement autre. Quand on vit en milieu rural, on voit les choses différemment.

On lit aussi la volonté de faire entendre des voix minoritaires, par exemple les voix de ceux dont la culture est opprimée, comme celle du jeune poète amérindien Michael Wasson (*Autoportrait aux siècles souillés*)...

Oui, donner la parole à des voix discrètes, celles à qui on ne donne pas de place. Des voix rurales, des voix de femmes, des voix de colonisés. La parole est une façon d’habiter le monde. Il y a une idéologie humaniste derrière... voire une utopie. Un livre m’a beaucoup influencée : *Bibliodiversité, manifeste pour une édition indépendante*, de Suzanne Hawthorne. C’est un plaidoyer contre l’uniformisation de la production éditoriale.

Une maison d’édition, c’est une maison. Chaque livre apporte une pierre à l’édifice. Et la maison d’édition devient alors la maison de ses rêves avec tous ces auteurs qu’on aimerait voir rassembler. J’aime faire cohabiter des voix différentes. Éditer oblige de se justifier sur ses choix. Alors quand je regarde le catalogue, je me dis : c’est quoi le lien ? Peut-être une espèce de naïveté, quelque chose de l’enfance. Même dans *Un homme avec une mouche dans la bouche*, du poète irakien Ali Thareb, il y a ça, malgré la violence qui déchire son pays.

Le lien pourrait être une sorte d’engagement, non ?

Je ne dirais pas ça... Je déteste être enfermée dans des cases. J’édite des auteurs engagés, c’est sûr. La politique, l’écologie politique, m’a toujours intéressée. Mon mémoire de philosophie portait sur Jacques Ellul et Ivan Illich, deux penseurs pourfendeurs de la société technicienne. Penser global, agir local, ça me parle.

J’admire ceux qui militent. Mais je ne me sens pas à l’aise dans les réseaux militants. Je ne clame pas. Mon moteur n’est pas la colère. Je n’ai pas envie de regarder le monde avec l’émotion de la colère, mais avec l’émotion de l’émerveillement. C’est mon côté bouddhiste zen (rires). J’adore cet écrivain palestinien, Hussein Al-Bargouthi, qui a dit : « *La beauté ne sauvera pas le monde*

mais la beauté du monde, il faut la sauver ».

Pourquoi êtes-vous plus sensible à la poésie du monde qu’à la poésie française ?

C’est le fruit de rencontres et d’affinités avec des traducteurs. Faire découvrir un pays, une culture (amérindienne ou aïnoue) par le biais de la poésie m’intéresse. Comme m’intéresse la poésie arabe, parce qu’il existe encore, je pense, une espèce de racisme d’État. Regardez la place qu’occupe la littérature arabe dans les rayons des librairies ! Mais je reste ouverte, évidemment. Le côté cru et enfantin d’un David Dumortier, par exemple, me plaît. Je le retrouve d’ailleurs chez Souad Labbize que je publie. En revanche, oui, je sens trop souvent l’ego, le paraitre, le faire-beau, chez ceux qui maîtrisent le langage, dans la poésie française. Je souscris à cette phrase d’Andrée Chedid : « *Les habiles, les jongleurs de mots sont plus éloignés de la poésie que cet homme qui – sans parole aucune – se défile de sa journée, le regard levé vers un arbre* ».

D’où votre goût pour le haïku ?

Au début, le haïku ne me faisait pas trop d’effets. Mais comme pour le bon vin, il faut apprendre, ensuite votre goût s’affine. J’ai été initiée par le traducteur de japonais Patrick Blanché. Ça me touche cette recherche de l’essentiel, ce lien avec la nature. Il y a de l’humilité dans le haïku, du banal et du sublime, cette conscience d’être une partie du grand tout. Le logo des Lisières est un L avec une petite étoile dessus qui représente l’homme entre ciel et terre. Mon haïku préféré ? « *Dénigrer autrui ? / Je me lave l’esprit / en écosant mes pois* » (Ozaki Hōsai).

La collection « Hêtraie » rassemble des voix poétiques féminines bilingues, « Aphyllante », des écritures en quête d’harmonie, etc. Pourquoi multiplier autant les collections ?

Je ne dis pas que c’est une bonne idée. Erreur de débutante ! Mais j’aime bien trouver les noms des collections. C’est ma petite poésie à moi. Il y a aussi la collection « Ortie » qui abrite des mémoires sociales, *Être paysans ensemble*, sur l’histoire du syndicalisme paysan dans la Drôme. Ça pique, mais ça soigne !

Y a-t-il des textes fondateurs pour vous ?

J’aime beaucoup *Les Techniciens du sacré*, de Jerome Rothenberg, recueil de textes « primitifs ». Mon entrée en poésie s’est faite avec les poètes de la résistance. Je pourrais aussi citer Desnos, Édouard Glissant, Kenneth White, Nâzım Nikmet, Cendrars, Brautigan, Abdellatif Laabi...

Quel développement imaginez-vous ? Comment vous en sortez-vous économiquement ?

Treize livres en deux ans, ça occupe. Je suis partie tête baissée sans penser à la viabilité du projet. L’ambition est de créer un poste salarié. Mais pour l’instant, c’est trop fragile. Le monde de la poésie est très vivant. Mais son audience ? En France, il y a une chape de plomb sur la poésie. Ça fait peur aux gens. Qui connaît le nom



Maud Leroy

CARTE D’IDENTITÉ

Éditions des Lisières La Ruche - Les Laurons

20, place Guillimy 26110 Nyons

Création en 2016, 13 titres au catalogue

Tirage : entre 350 et 1 000 ex.

Meilleures ventes : *Verte et les oiseaux* de Pinar Selekt (1200 ex.) et *Être paysans ensemble* (900 ex.)

Chiffre d’affaires (2017) : 22 000 €, distribution : Serendip

d’un poète vivant ? En Amérique latine, la poésie est vendue dans la rue. Dans les pays arabes, il y a des *Star Ac* pour la poésie.

Je travaille avec une cinquantaine de librairies. Je me rends sur les petits salons de campagne où l’on fait des rencontres inattendues. La vente directe, souscriptions comprises, représente la moitié des recettes de la maison d’édition.

J’ai publié cette année deux auteurs irakiens. Si je veux vendre leur livre, il faut qu’ils viennent en France. J’essaie de trouver des financements. Une petite tournée est déjà prévue en mars avec Aya Mansour : aux Journées Poët Poët à Nice, au festival Saute-frontière dans le Jura, à la médiathèque de Saint-Étienne, à la Friche Lamartine de Lyon...

Plus j’avance, plus j’ai envie de transmettre ma passion de la poésie. Je souhaiterais, par exemple, faire une anthologie de poètes vivants, dans l’esprit du *Tout-monde* proposée par Édouard Glissant, destinée aux lycéens. On vit dans un monde barbare, la langue est dévoyée, et revenir à une parole intime, de cœur à cœur, est nécessaire. Plutôt que de portefeuiller à potentiel client ou potentiel électeur. « *Nous avons remplacé le dialogue par le communiqué* », déplorait Albert Camus.

Vous aimez convoquer les grands auteurs...

Les citations agissent comme des mantras pour moi (rires). « *Moi j’aime les gens, j’aime la vie*, disait Mastroianni. *C’est peut-être pour cela qu’en retour la vie m’a aimé* ».

Propos recueillis par Philippe Savary